

Pendant de longues années, M. Balthasar-Florence a été le pivot de toute vie musicale à Namur. Ses quatre filles, dont la *Libre Critique* publia jadis les portraits, furent également des



M. BALTHASAR-FLORENCE

musicien, dont voici les œuvres :

1868. *Une croyance bretonne*, opéra-comique en un acte exécuté à la Monnaie. *Le Docteur Quinquina*, opérette représentée aux Galeries. *Ouverture dramatique*. Musique pour une Revue aux Galeries.

1869. *Variations et Scherzo*, exécutés aux Concerts Populaires de Bruxelles. C'est cette année que M. Balthasar-Florence s'installe à Namur où il fait entendre peu après son *Concerto* pour piano et orchestre.

1872. *Messe solennelle. Ave Verum* pour baryton et violoncelle (Schott frères à Bruxelles).

1874. Le jury de composition musicale de Lille, présidé par Félicien David, décerne le premier prix à M. Balthasar-Florence. *Les Houilleurs*, cantate de Delisse à l'occasion de la catastrophe

artistes distinguées ; l'aînée, l'une des violonistes les plus remarquables sorties du Conservatoire de Bruxelles ; la plus jeune exécutait à l'âge de sept ans les concerto de Beethoven, Mendelssohn, Chopin, Grieg, etc., et obtint d'éclatants succès à Spa, Bruxelles, Liège, Paris, Berlin et Londres. M. Balthasar-Florence dirigea pendant vingt-deux ans le Cercle Musical de Namur avec un exceptionnel dévouement.

De nombreuses distinctions honorifiques, entre autres la rosette de l'Ordre de Léopold, ont été conférées à cet excellent

de Frameries. Exécutions à Namur et à Bruxelles. *Stabat mater* pour voix d'hommes avec accompagnement d'altos, de violoncelles, de contrebasses, de cors et d'orgue.

1878. *Deuxième Messe* pour double chœur d'hommes avec accompagnement de violoncelles, de contrebasses, de trompettes, de trombones, de timbales et d'orgue.

1879. *La Vision d'Harry*, ballet exécuté à la Monnaie. *Concerto* de violon (Schott frères) donné par la célèbre virtuose parisienne Marie Tayau aux Concerts populaires de Paris et de Bruxelles.

1880. *Les Inondés*, scène lyrique occasionnelle, paroles de Delisse. Ensuite : *Festmarsch* et *Polonaise héroïque* pour orchestre. Chœurs d'orphéons : *Hymne au Printemps*, *Diligam te*, publiés chez Schott frères ; *Pompéi*, *Le Chant de la Forge*, *Sérénade à une jeune Fille*, chez l'auteur. Chœur pour voix mixtes : *Exaudi Deus*, publié chez Alsbach et C^{ie} à Amsterdam. Pour chant solo : *Lacrymosa*, pour baryton, *Ave Maria* pour ténor, *Jesu Salvator* pour baryton avec violoncelle, 25 numéros de la Collection Sacrée, publiée par Schott frères. Mélodies : *Aimer* ; *Si l'amour prenait racine* ; *Berceuse* ; *Ne parle pas* (Heugel, Paris) ; *Rêver* (le Patriote) ; *A la femme* ; *Aubade à l'Etoile* ; *Chanson triste* (la Libre Critique) ; *Hymne triomphal* (Revue artistique, Paris).

1890. *Cantate jubilaire* pour le cinquantième des Conseils provinciaux (Schott frères).

1905. *Cantate patriotique* à l'occasion de la dernière visite de Léopold II à Namur.

Citons encore : *Romance* pour violoncelle ou violon ; *Andantino* du ballet *La Vision d'Harry* pour les mêmes instruments, parues chez Schott frères ; *Intermezzo* pour violon ; *Au Soir*, impression pour orchestre d'instruments à archets ; *Suite* pour violoncelle seul (C. Simon).

M. A. PUGIN, dans le Supplément à la Biographie Universelle des Musiciens par Fétis ; BITARD, dans ses Biographies des Célébrités contemporaines et J. GRÉGOIR, dans ses travaux consacrés aux musiciens belges, ont consacré des notices au compositeur namurois.

BARBIER, René-Auguste-Ernest (6, rue Borgnet, Namur), né à Namur le 12 juillet 1890, fils d'un excellent flûtiste, professeur à l'Académie de musique de Namur et dont le frère était

violoniste réputé, a fait ses premières études à Namur, puis au Conservatoire de Bruxelles où il suivit les cours de M. Paul Gilson et continua ensuite au Conservatoire de Liège, où il étudia l'orgue avec M. Danneels, l'harmonie avec M. Carl Smulders et la fugue

avec M. Sylvain Dupuis.

Dès 1910, son *Ouverture dramatique* et son *Prélude symphonique* étaient exécutés aux Concerts d'été à Namur et au Waux-Hall à Bruxelles. M. Barbier tient en portefeuille de nombreuses mélodies avec accompagnement de piano, des pièces d'orchestre, des morceaux de violon, violoncelle et piano. Citons particulièrement une cantate intitulée *Le chant du Blé* pour voix d'en-



M. René BARBIER

fants et une autre pour voix d'hommes avec grand orchestre, *Namur-Cantate*, que les membres de la Société royale « Les Bardes de la Meuse » interprétèrent en 1912 sous la direction de l'auteur ; une comédie lyrique en deux tableaux, *Yvette* et une pièce wallonne, *Li Marcotte*, jouée à Spy en 1913 et éditée à Namur par J.-B. Collard.

M. Barbier a terminé un conte lyrique en deux actes avec ballet, *La Fête du Vieux Tilleul* et un chœur pour voix d'hommes, *Noël évangélique*. A citer encore la mélodie *Chant d'Hyménée*, (Namur, Charles Antoine, éditeur).

BERNAERT, Armand-Edouard-Eugène (34, rue Saint-Paul Liège), fils de M. l'officier-chef de musique à l'armée belge Emile Bernaert, est né à Tournai le 21 septembre 1888 ; il est donc Wallon par le lieu de sa naissance et surtout par son éducation faite au Conservatoire de Liège, où il obtint successivement les premiers prix de solfège (1904), d'harmonie (1907), de musique de chambre (1908), de fugue (avec grande distinction) et enfin en 1910 la médaille en vermeil dans la classe de piano de M. Maurice Jaspar.

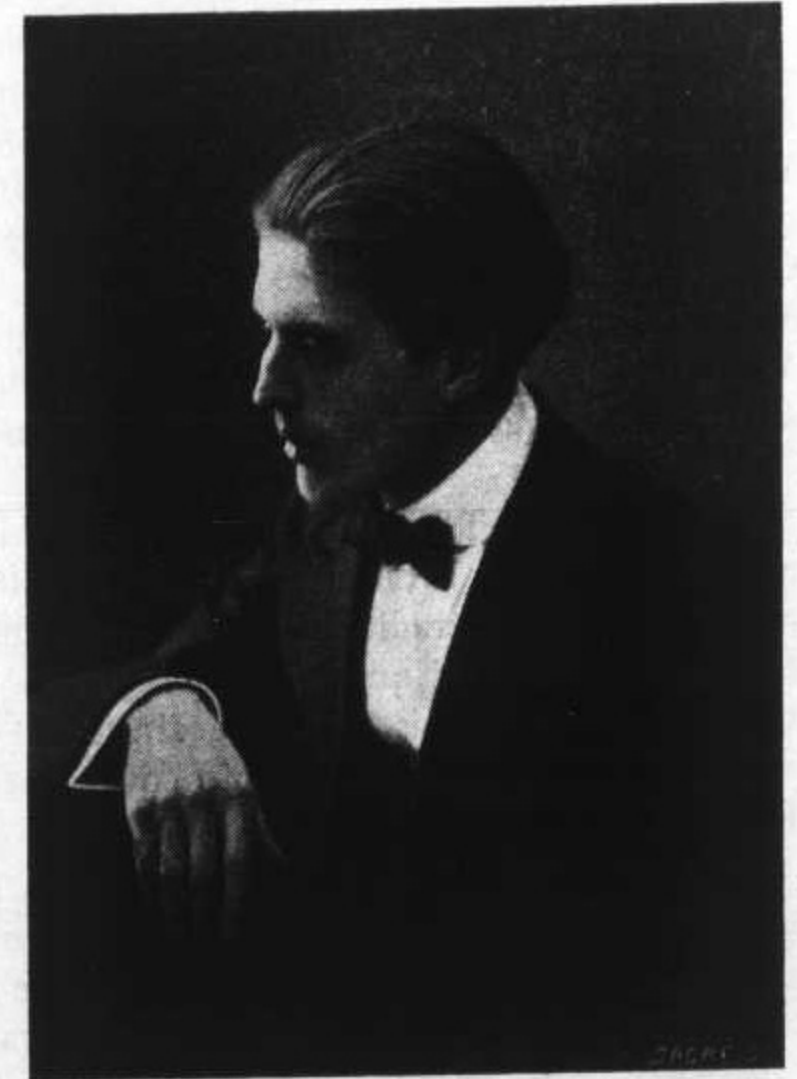
Voici la liste de ses œuvres :

1911. Op. 1. *Trois mélodies* pour chant et piano. Liège, Brahy, éditeur.

1912. Op. 2. *Elégie* pour violon et piano. Liège, Brahy, éditeur.

Inédits : 10 *Mélodies* pour chant et piano (1910-12) et une *Marche solennelle* pour grand orchestre (1912) exécutée le 13 avril 1913 sous la direction de l'auteur au Conservatoire royal de Liège.

BIARENT, Adolphe (9, avenue Gillieaux, Charleroi). Issu d'un père wallon, amateur de musique et d'une mère française, M. Adolphe Biarent est né à Frasmes-lez-Gosselies le 11 octobre 1871. Il fit ses études au Conservatoire de Bruxelles dans les classes d'Huberti, de Joseph Dupont, de Ferdinand Kufferath, de MM. Alphonse Mailly et Martin Lunnsens et les poursuivit au Conservatoire de Gand avec Adolphe Samuel et M. Emile Mathieu. Au cours de ses études, il remporta les prix d'harmonie,



M. Armand BERNAERT

de fugue et d'orgue, ce dernier en 1897 et ensuite le premier prix de Rome en 1901 avec la cantate *Oedipe à Colone*.

M. Biarent occupe les fonctions de professeur de contrepoint à l'Académie de musique de Charleroi et de professeur de musique à l'Ecole Normale provinciale de Charleroi.

Ses œuvres, dont voici la liste, sont encore inédites :

Symphonie en ré mineur ; *Contes d'Orient*, suite d'orchestre exécutée à Charleroi ; trois poèmes symphoniques : *Trenmor*, *Légende de l'Amour et de la Mort*, *Le Cœur de Hialmor*, exécutions à Ostende, aux Concerts Ysaye, à Spa et à Mons ; *Marche triomphale* pour orchestre ; *Rhapsodie wallonne* exécutée par M. De Greef à Charleroi avec accompagnement d'orchestre ; *Deux Sonnets* d'après Hérédia, exécutés à Charleroi par M. Eugène Ysaye, avec accompagnement d'orchestre ; *Deux Préludes* moyen-âge, pour musique de chambre ; *Quintette* pour piano et cordes.

BONVOISIN, Toussaint (coin des rues de Bruxelles et Rogier, Verviers), né à Liège le 27 janvier 1848, est compositeur par instinct et par tradition familiale. Editeur de musique, il a fait paraître chez lui quinze romances dont douze ayant pour titre les noms des mois de l'année. Il prépare l'édition de quatre romances évoquant les saisons, ainsi que d'un chant patriotique : *Wallon toujours*.



M. Amédée BRAHY

BRAHY, Amédée-Luc-Joseph (126, rue Féronstrée, Liège), né à Liège le 6 avril 1885, dans une famille wallonne et très éprise d'art, est le frère du chef d'orchestre réputé. Il nous écrit : « Je n'ai pas travaillé, pour ainsi dire, la composition musicale, je me suis laissé guider par mon instinct qui m'attirait vers la recherche de l'harmonie proprement dite plutôt que vers l'architecture ou la ligne. » Cette propension naturelle est du reste fréquente en Wallonie. Les œuvres de M. Brahy sont assez nombreuses :

Pages inédites pour piano :

1902. *Carnaval*, Dresde ; *Danses caractéristiques*.

1905. *Quatre Humoresques*, Londres ; *Suite Ecossaise* ; *Variations*.

1907. *Improvisation* sur un thème wallon.

Œuvre inédite pour piano et violon : *Menuet*.

Œuvres éditées :

1910. *Impromptu* pour piano. Liège, Muraille, éditeur.

1912. *Fantaisie sur un thème populaire*. Bruxelles, Breitkopf et Haertel, éditeurs.

BRUMAGNE, Fernand (adresse inconnue).

M. Brumagne, au sujet duquel je n'ai pu me procurer de renseignements, est cité dans l'article consacré ci-après à M. Delune.

(A suivre.)

Dr DWELSHAUVERS.





HUBERT LÉONARD

VIRTUOSE DU VIOLON ET PROFESSEUR.

(1819-1890)

par Ernest Godefroid (1)

Dans les premières années du siècle dernier, naissaient trois de nos concitoyens qui devaient illustrer l'art du violon et dont les destinées, dans les débuts tout au moins, furent singulièrement parallèles.

Vieuxtemps, né à Verviers en 1820, se révèle virtuose extraordinairement précoce : à six ans, il se produit avec succès dans sa ville, et l'année suivante, en 1827, à Liège, à un concert de la *Société Grétry* ; remarqué par Charles de Bériot, il accompagne celui-ci à Paris, en 1829, il y rencontre Habeneck, qui « lance » Beethoven ; ensuite, il commence son cycle de tournées triomphales à travers les deux mondes.

D'autre part, en 1827, arrive à Liège un jeune Stavelotain de onze ans, H. F. Prume. Protégé par le docteur Ansiaux, après trois années de brillantes études à notre Conservatoire récemment ouvert, il est conduit à Paris par le directeur Daussoigne et entre dans la classe d'Habeneck. Trois ans après, il revient à Liège, professe bientôt au Conservatoire, et à l'étranger, connaît les grands succès.

(1) Cette étude est biographique, sans plus : nous nous sommes efforcé d'y retracer, avec la plus grande exactitude possible, la vie du violoniste de Bellaire. Néanmoins, elle est incomplète. Ce n'est point notre faute : LÉONARD était d'une telle modestie qu'il ne se soucia jamais de la publicité à susciter autour de son nom. Nous avons été aidé dans nos recherches par de nombreuses personnes : M^{me} Hubert Léonard, les neveu et nièces du violoniste, plusieurs de ses élèves, différentes personnalités de Bellaire et de Liège, etc. Qu'elles reçoivent ici l'hommage de notre gratitude.

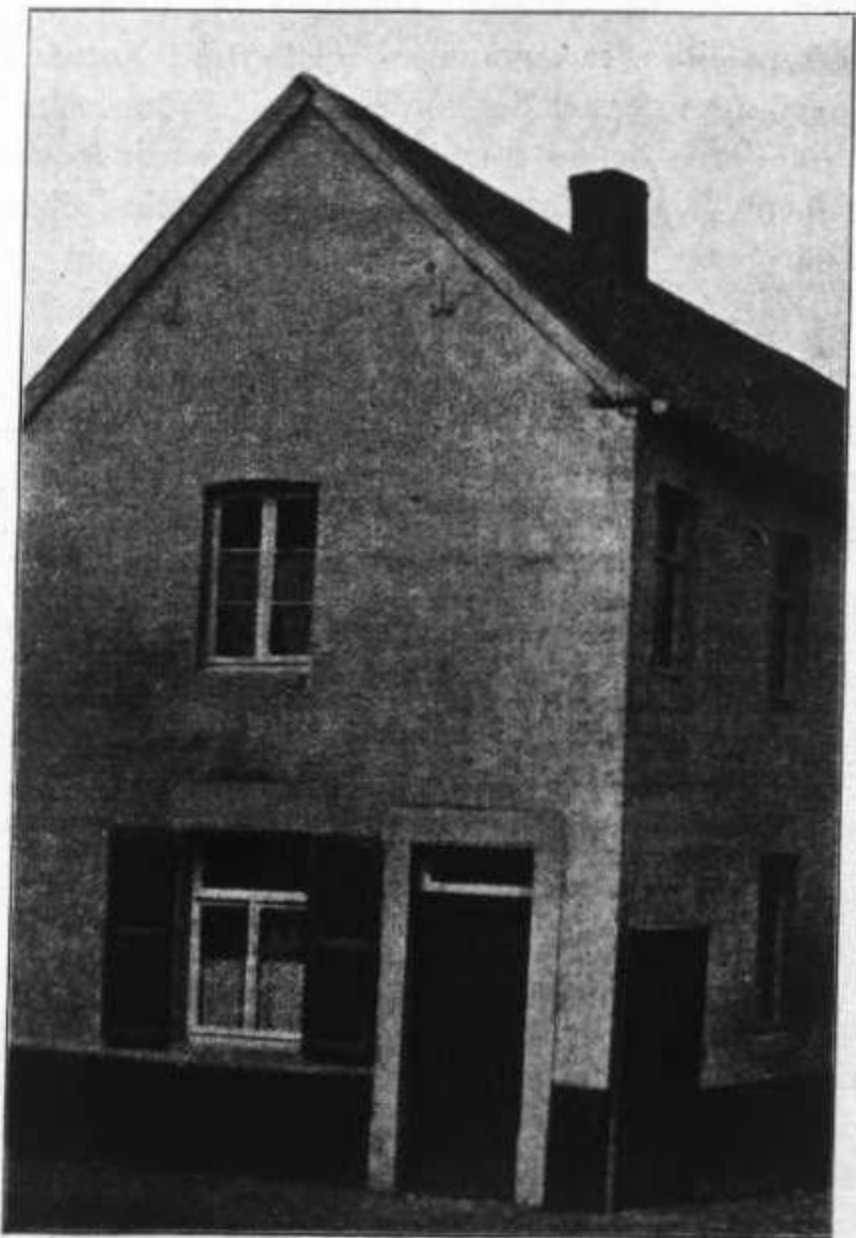
Hubert Léonard, lui, quittant les prairies du pays de Herve, vient s'installer en notre ville en 1827 — il a alors huit ans —, y perfectionne son savoir, s'y produit plusieurs fois ; puis, grâce à l'appui d'une bienfaitrice, il prend la route de Paris où il devient aussi l'élève d'Habeneck, et s'en va, sur toutes les routes du vieux continent, semer les joies pures de son art et susciter des talents sans nombre.

Destinées pareilles, et renommées éclatantes ! Notre vieux sol patrial a bien des forces et des bontés en soi ! En un même lustre, il donne vie à trois de ses enfants qui, après avoir trouvé en lui encouragement et réconfort, vont, par le monde, répandre un peu de l'harmonie de son âme.

Hubert Léonard naquit à Bellaire, le 7 avril 1819. Son père, *li grand Hinri*, provenait de Retinne et avait, paraît-il, à l'âge de la conscription, participé aux dernières campagnes de l'Empereur. Au retour de celles-ci, il avait épousé Jeanne Dethier, de Bellaire, où il s'était installé cordonnier. Hubert était l'aîné de quatre enfants ; ses frères, Grégoire, Dieudonné et Henri, à des degrés différents, furent tous musiciens. Le père aussi l'était, à la façon des ménétriers villageois : il jouait du « serpent » (ophicléide) aux festivités locales, et, aux heures de loisir, du violon. C'est lui qui donna au jeune Hubert, dès l'âge le plus tendre, d'élémentaires principes musicaux : l'enfant était si petit et le violon, trop grand pour lui, était si lourd, que son père, pour lui en faciliter la tenue, le suspendait à une ficelle attachée au plafond de la cuisine. Le gamin montrait d'ailleurs beaucoup de zèle et d'initiative : plus d'une fois, il se confectionna de petits instruments rudimentaires avec de vieux sabots.

On raconte que, se trouvant un dimanche de fête dans une petite salle de danse (chez Etienne) voisine immédiate de la maison paternelle et où il s'était glissé pour observer à son aise le *mestré* (ménétrier), Jean Laroche, qui à lui seul composait tout l'orchestre, il fit remarquer à ce dernier que son instrument donnait faux, et s'offrit à l'accorder ; il « essaya » ensuite le violon, et voilà l'enfant de huit ans faisant tourner les couples aux sons d'un quadrille de son répertoire. Parmi les auditeurs, se trouvait fortuitement M. Auguste Rouma, un bon artiste de l'orchestre de Liège ; étonné de la facilité avec laquelle l'enfant exécutait déjà certains traits, ravi par l'ampleur du son, il lui donna une pièce de monnaie et le pria de le conduire chez ses

parents. Et, cependant que M. Rouma sollicitait d'Henri Léonard le rôle d'éducateur du jeune prodige, le gamin, qui s'était procuré des billes, grâce à la pièce de monnaie de celui qui allait devenir son bienfaiteur, jouait avec les enfants du voisinage, sans songer certes à l'avenir qui se préparait pour lui...



Phot. Louis Gelin.

Maison natale de Léonard, à Bellaire (Liège).

C'était en 1827. Hubert descendit le vieux « thier » de Jupille et s'installa chez des parents de sa mère, qui tenaient une boucherie dans la rue du Pont-d'Avroy. Sa famille ne pouvant lui procurer que de maigres ressources, il dut gagner le prix de sa pension, et s'engagea chez un boulanger : il porta les pains de seuil en seuil, muni de son bois à entailles. A certains jours, il s'en allait « prendre sa leçon » rue des Célestines, chez M. Rouma.

Bientôt, émerveillé des dons de son jeune élève, le violoniste l'adopta à l'égal d'un fils : il l'hébergea, le nourrit, l'éduqua ; c'est chez lui, notamment, qu'Hubert fit sa première communion.

Cependant, sa nature d'artiste s'affinait ; d'études en études, au prix d'un courageux effort journalier et d'une persévérance jamais lassée, Hubert progressait ; il sentait en lui s'affirmer sa destinée et grandir le culte de son art : il vénérât tant son maître, il aimait tant son violon et l'entourait de tant de sollicitude ! Il fut bientôt à même de se produire en public : le 13 mars 1832 — il avait alors treize ans —, il exécuta, dans un « intermède » du Théâtre royal de Liège, un *Concerto* de Spohr et un *Air varié* de Lafont. Ce jour-là, le succès ayant été complet, il rapporta à sa mère *on hopai d'pèces di cinq francs* ⁽¹⁾, selon l'expression de ses frères. Trois ans après, le 27 février 1835, le programme n'annonçait plus « le jeune Léonard, élève de M. Rouma », mais bien « M. Léonard, violoniste » ⁽²⁾ : dans le cinquième *Air varié* de Masset, il obtint un succès égal à celui que remportait Prume dans des concerts analogues.

Entretiens, de janvier 1834 à janvier 1835, il suivait au Conservatoire les cours de Wanson père, pensons-nous. De plus, il avait été remarqué par Dieudonné Pielain, violoniste liégeois réputé qui, après avoir étudié son art auprès de Mozart et de Jarnowick, dont il était l'un des élèves les plus remarquables, fit applaudir son talent de virtuose et de compositeur dans les principales cours de l'Europe. Auguste Rouma était l'un des disciples favoris de Pielain, et celui-ci s'intéressa aux progrès d'Hubert : c'est ainsi que Léonard s'abreuva aux sources mêmes de l'art des grands maîtres dont il devait continuer l'école.

Grâce aux libéralités du beau-fils et de la fille du compositeur, M. et Mme Auguste Francotte-Pielain, le jeune Liégeois put entreprendre le voyage de Paris où il arriva, pèlerin de l'art, en juin 1836. Le 7 juillet suivant, il entra au Conservatoire, dans la classe d'Habeneck. Ce célèbre pédagogue du violon eut tout de suite l'intuition du merveilleux tempérament de Léonard, dont les dispositions égalaient celles d'Alard, un de ses autres brillants élèves ; et c'est un de ses titres de renommée d'avoir nourri ces deux talents de sa méthode. Chef d'orchestre à l'Opéra,

(1) « Un monceau de pièces de cinq francs ».

(2) MARTINY : *Historique du Théâtre royal de Liège*.

Habeneck procura à Hubert, après des stages fructueux au Théâtre des Variétés et à l'Opéra-Comique, un emploi de premier violon à l'Académie royale de Musique ; le jeune Léonard put ainsi appliquer son art aux diverses exigences des exécutions dramatiques.

Il se créa à Paris de bonnes amitiés, que suscitaient son caractère droit et affable, ses manières douces et affectueuses, ses tours d'esprit charmants ; il se lia entre autres très étroitement avec son compatriote Vieuxtemps, qu'il rencontra vraisemblablement lors des triomphes du violoniste verviétois, aux fêtes musicales de l'hiver 1841, et dont la maîtrise l'émerveilla : les deux virtuoses aimaient travailler ensemble, et, sans doute aussi, évoquer les lointains du sol patrial...

* * *

En 1844, après un séjour de huit années à Paris, Léonard commence sa première tournée de concerts en Allemagne, où il connaît de beaux succès de virtuose. Il passe par Liège, y reste quelques mois ; puis, le 4 avril, il est à Leipzig, où Mendelsohn l'accueille sympathiquement : le grand musicien se lie d'amitié avec lui et le guide dans ses travaux de composition. Après avoir participé aux festivités musicales qui rehaussèrent l'inauguration de la statue de Beethoven, à Bonn, Léonard revient à Leipzig y donner, le 11 décembre 1845, son premier *Concerto* en mi. L'excellente impression produite par Léonard, compositeur et artiste, va s'affirmant de plus en plus : Dresde l'applaudit en janvier 1846 ; Berlin enfin, en février, ovationne son *Souvenir de Haydn* (Fantaisie sur l'hymne autrichien). Cette brillante tournée s'achève à Aix-la-Chapelle.

L'année suivante, Léonard se fait entendre en Suède, et, après avoir passé par Hambourg, il arrive à Vienne, en 1848. Mais la révolution, en la capitale autrichienne, a fermé bruyamment les salles de concert, et, oiseau qu'effraye l'orage, le violon s'est tu : Léonard fuit les troubles ; harassé, ému encore, il débarque à Bruxelles (1).

Là, une ambition nouvelle l'anime : rencontrer la faveur du public belge et rendre à son pays ce qu'il en a reçu : la Belgique, en effet, connaîtra ses premiers grands triomphes, ceux qui classent un artiste parmi les plus grands : il est appelé à remplacer

(1) FÉRIS : *Biographie universelle des Musiciens*.

au Conservatoire de Bruxelles, le 4 octobre 1849, en qualité de premier professeur de violon, le virtuose de grande réputation Charles de Bériot, et, aux concerts de la Grande Harmonie, il devient bientôt le favori du public, à l'égal des Vieuxtemps et des Hauman. Son talent a atteint la maturité.

Le voici, le 8 décembre 1848, en notre ville, au premier concert organisé, à l'Emulation, par l'*Association musicale* fondée pour la diffusion des œuvres des grands auteurs encore peu connus. Il y joue la première partie du grand *Concerto* pour le violon, de Beethoven ; il a y intercalé, vers la fin, une cadence de sa composition, qui, de l'avis de la presse, a un mérite réel, et a prouvé combien Léonard savait pénétrer la pensée des maîtres. Il y donne aussi l'adagio et le rondo, inédits, de son deuxième *Concerto* : « C'est à la fois mélodieux et sévère, riche et de grande facture. On reconnaît, dans la pensée comme dans les procédés, une main sûre et un esprit nourri de l'étude des chefs-d'œuvre. Le rondo a particulièrement plu. La grâce, la coquetterie et la passion qui y étincellent ont séduit et entraîné tout le monde » (1). Léonard a les qualités de sa race. Quant à l'exécution, elle fut parfaite : « Le violon de Léonard vit, babille et chante avec une illusion complète. »

Le 5 janvier 1849, la violoniste prodige Thérèse Milanollo fait connaître au public parisien une composition nouvelle de Léonard, *Souvenirs de Grétry*, fantaisie pastorale en sol, si souvent entendue depuis, et qui est comme un hommage au doux génie du maître liégeois (2). L'œuvre paraît peut-être un peu vieillie à la critique contemporaine ; elle conquiert la presse parisienne, comme le montre cet extrait du feuilleton de H. Berlioz dans le *Journal des Débats* (7 janvier 1849) : « Nous avons applaudi de toutes nos forces les *Souvenirs de Grétry* sur des thèmes de *Richard Cœur-de-Lion*, supérieurement enchaînés, variés et soutenus d'une orchestration excellente par M. Léonard, artiste belge de grand mérite que j'ai souvent rencontré en Allemagne où son talent est dignement apprécié. Ce morceau est ravissant, et je ne pourrais

(1) *Journal de Liège*, 11 décembre 1848.

(2) En 1861, à l'occasion de l'apparition du cinquième *Concerto* de Vieuxtemps où celui-ci développe la mélodie du quatuor de *Lucile* : *Où peut-on être mieux...* LÉONARD écrit à son compatriote :

« Notre vieux GRÉTRY doit se réjouir là-haut que sa mélodie de *Lucile* soit habillée aussi magnifiquement. Nous lui avons prouvé tous deux l'admiration que nous avons pour lui. » (Lettre citée par J.-Th. RABOUX : *Henry Vieuxtemps*.)

décrire les transports qu'a excités M^{lle} Th. Milanollo. Inutile d'ajouter que la romance *Une fièvre brûlante* a couronné l'œuvre et complété ce succès ».

Le Théâtre royal de Liège, le 23 février suivant, eut la primeur de l'exécution de cette composition par l'auteur lui-même : le succès en fut grand.

Très vif aussi celui qu'il recueillit à Bruxelles, en mars, à la Grande Harmonie : on vanta fort l'orchestration riche et brillante de ses œuvres, peut-être, a-t-on dit, un peu trop modelées selon l'ancienne conception ; et, sous le rapport du jeu, on admira « la correction, l'aisance du coup d'archet, la pureté de la note, la manière de phraser sage et méthodique, le sentiment profond et plein de délicatesse », en un mot, tout l'art classique du violoniste.

* * *

Entretemps, il professait au Conservatoire, et son enseignement, dont l'idéal était la perfection dans la technique et dans l'expression, était tout de patience et de bonté, et attirait à son cours des élèves de tous les points de l'Europe.

Il avait rencontré, à Bruxelles, M^{lle} Antonia Sitcher de Mende, la cousine de son prédécesseur de Bériot dont la femme, Marie Garcia-Malibrán, était la sœur de Pauline Garcia, la future M^{me} Viardot. M^{lle} de Mende était née en Espagne, le 20 octobre 1827 ; appartenant à une famille de chanteurs célèbres, elle reçut l'éducation musicale de son oncle Manuel Garcia, et, à vingt ans, se révélait cantatrice brillante à son premier concert à Paris. Depuis lors, elle avait fait plusieurs tournées en Angleterre avec sa tante M^{me} Garcia. Elle s'était enfin fixée à Bruxelles, où elle enseignait le chant et consacrait ses loisirs à la composition de romances (1). Léonard, charmé par la beauté, la douceur d'Antonia et la séduction de son talent, l'épousa le 6 août 1849, et, après quelque temps, la persuada de reprendre sa carrière d'artiste du chant.

Ils se produisirent ensemble en de nombreux concerts, où le succès les unit en de mêmes ovations. A Paris, entre autres, après deux auditions, en mars 1852, Jules Janin, dans le *Journal des Débats*, écrivait : « Il m'a semblé que le nouveau violon qui remplit en ce moment la ville entière de ses transports, de ses passions, de ses douleurs, Léonard tout simplement était un vrai

(1) FÉTIS.

artiste, avec bien du feu dans la main, dans le regard et dans le cœur. » Léonard fut, selon l'expression de l'époque, le « lion » de cette saison. Ils vinrent plus d'une fois à Liège, soit à l'Emulation, soit au Théâtre royal. Rappelons en particulier deux séances dont le succès fut considérable. Le 26 novembre 1853, au Royal, Léonard exécuta son troisième *Concerto* en la, qu'il venait d'achever, et un morceau inédit, *Les Echos*, qui charma par la grâce et la légèreté de son inspiration. La perfection du virtuose émerveilla le public : « Quelle agilité, quelle douceur, quelle habileté à faire la difficulté, comme si elle était la chose la plus aisée du monde ! Quel vif et beau sentiment de la musique et du violon ! Ce n'est pas des sons qui se succèdent heureusement, c'est un violon qui parle, qui se fait comprendre, qui vous prend à partie et auquel il faut bien que vous répondiez de l'âme, de l'esprit et des mains. » (1) L'ovation du public, après cette audition, était à peine apaisée, que les *Amis réunis*, dirigés par M. Thuillier, adressaient à l'admirable artiste qu'était leur compatriote, de chaleureuses et vibrantes sérénades. Ce succès se renouvela, sur la même scène, le 9 décembre de l'année suivante. M^{me} Léonard y fut ravissante dans ses mélodies espagnoles, qu'elle vocalisait légèrement de sa jolie voix, et avec une grande netteté. Son mari interpréta l'allegro du *Concerto* de Beethoven avec la maestria des plus grands violons : délaissant l'art épileptique des contorsions à effet, avec une sévérité d'attitude qui témoignait de la parfaite compréhension de l'œuvre, il rendit avec un art supérieur la pensée du génial musicien (2). Il joua aussi sa *Fantaisie militaire*, toute imprégnée d'élégance et de sensibilité. Le programme comportait enfin un « Grand Duo pour piano et violon sur des *Crâmnignons liégeois* » que les deux auteurs, Léonard et Dupont, un excellent pianiste d'Ensival, exécutèrent avec accompagnement de grand orchestre : ce duo est un assez habile arrangement de nos chansons populaires, qui, comme le recueil de DD. Meuron, se termine par un vibrant *Valeureux Liégeois* ; il fut

(1) *Journal de Liège*, 28 novembre 1853.

(2) S'adressant à ses élèves, lui-même a dit dans la *Gymnastique du Violon* : « Pour être artiste de talent, il faut comprendre et savoir rendre la musique des grands maîtres en s'initiant à leurs différents styles. Beethoven diffère de Mozart, Mozart de Haydn, Haydn de Schumann. Les jeunes violonistes doivent faire une étude particulière et très sérieuse de ces maîtres. Ils doivent surtout s'attacher à oublier leur propre individualité, pour que le sentiment de l'auteur reste dans toute sa pureté. »



Hubert LÉONARD

d'après une lithographie de Jos. Schubert (1851).



Madame LÉONARD

d'après une lithographie de Jos. Schubert (1851).

accueilli avec allégresse, mais on regretta, paraît-il, que les auteurs se fussent montrés trop sobres de nos refrains locaux.

Sollicités très souvent par les premières organisations musicales de l'étranger, M. et Mme Léonard connurent, à cette époque, de nouveaux succès européens : de 1852 à 1863, ils entreprirent des voyages fréquents dans le Nord, et, successivement, la Hollande, l'Angleterre, le Danemark, la Suède, la Norvège, la Russie ovationnèrent la cantatrice espagnole et le brillant artiste-compositeur liégeois.

* * *

Ces tournées triomphales n'atténuèrent en rien le zèle et le dévouement qu'apportait Léonard dans son enseignement au Conservatoire de Bruxelles (1). Il se sentait des capacités très vives de pédagogue et s'attachait aux élèves (MM. Félix Renard, Ottomar Iokisch, Buzio, Langenbach, Consolo, Raymond, Jehin-Prume, Alfred Vivien, etc.), qui, par leurs dispositions et leur travail surtout, semblaient devoir se distinguer. Lui-même s'astreignait à une discipline sévère : quotidiennement il faisait, deux heures durant, de la gymnastique du violon ; et comme son frère Dieudonné, étant allé le voir un jour, s'en étonnait, il répondit (il aimait beaucoup parler la langue de chez lui) : « *Awè, fré, si dji n'djouwève nin mès exercices deux heures tos les djoûs, des gamins hauts comme ça mi vinrît bin vite fé l'bâbe* » (2). Il répétait souvent à ses disciples l'aphorisme du méthodisme Baillet : « Il faut tant de peine et de patience dans les arts pour obtenir de bons résultats ! Savoir travailler est un talent » (3). Il exigeait de ses élèves une tenue parfaite et une grande tranquillité d'archet, leur recommandait, pour plus de force dans les doigts et plus d'aisance dans le bras droit, des gammes et des exercices journaliers : « C'est déjà avoir du talent que de les bien jouer avec égalité et justesse ». Il ne leur permettait de commencer un morceau qu'après avoir, « pour se mettre en doigts et avoir l'archet à la corde », exécuté des gammes et des sons filés. Il faisait travailler les difficultés de doigté, d'archet, de martelé, de staccato jusqu'à l'extrême fatigue. Il arrivait, par cette méthode,

(1) Nommé le 4 octobre 1849, il démissionna le 22 novembre 1851, puis y rentra le 31 janvier 1853.

(2) « Oui, frère, si je ne jouais pas mes exercices deux heures par jour, des gamins hauts comme ça me feraient bientôt la barbe. »

(3) Il l'a aussi donné en épigraphe de sa *Gymnastique du Violon*.

à des résultats surprenants : tous ses élèves furent d'excellents techniciens, remarquables dans leur jeu par une belle et puissante sonorité, « qualité éminente de l'école des violonistes belges », dit Fétis.

Le 13 décembre 1855, le Gouvernement, reconnaissant les services rendus à l'enseignement musical par Léonard, lui décerna la croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold. Il fut décoré solennellement, en public, à l'un des concours de sa classe.

Il professait surtout la musique de chambre, qu'il jouait avec supériorité. En juin 1860, il demanda à Vieuxtemps, alors à Baden-Baden, de lui composer un *Concerto* (le cinquième) destiné au concours de 1861. Après l'avoir étudié, Léonard écrivit à son émule, rappelant leurs travaux communs et, dans sa probité, soucieux de reconnaître, au moment de la gloire, les bienfaits reçus au début : « Je crois que je puis vous dire que je comprends vos œuvres. Ne suis-je pas un peu votre fils, quoique fils aussi âgé que son père sous le rapport des années ! » (1). Ils étaient restés liés en d'étroites relations. L'artiste verviétois admirait très sincèrement Léonard comme quartettiste (2). En 1862, engagé pour une série de séances de quatuors en Angleterre, Vieuxtemps offrit à son ami de l'accompagner : Léonard préféra son enseignement, à Bruxelles, « aux côtés du père Servais et du père Kufferath ». Et quand, en 1866, Léonard quitta le Conservatoire pour de nouveaux succès à Paris, il informa Vieuxtemps de sa démission et l'invita, au nom du directeur Fétis, à prendre sa succession ; c'est Gevaert, en 1871, qui le décida à accepter la direction supérieure de l'enseignement du violon qu'avaient illustrée les de Bériot et les Léonard (3).

* * *

En quittant Bruxelles, Léonard avait été suivi par de nombreux élèves, Martin Marsick, Raymond (de Genève), Consolo (de Constantinople), A. Cornélis, etc., dont il voulait parfaire encore l'éducation et sur qui il veillait comme l'eût fait un père, les hébergeant à l'occasion, s'entremettant pour leur obtenir des emplois à l'Opéra ou sur d'autres scènes.

A peine débarqué en la capitale française, Léonard eût hâte de reprendre contact avec le public parisien et de lui soumettre

(1) J.-Th. RADOUX : *H. Vieuxtemps*.

(2) Vieuxtemps fit plus tard partie d'un quatuor avec Léonard, Alard et Franck.

(3) J.-Th. RADOUX : *H. Vieuxtemps*.

son quatrième *Concerto*, dans lequel il a révélé toute sa personnalité et s'est dégagé, un peu, de la tradition classique : il connut de nouveaux triomphes, qu'il accueillit d'ailleurs, lui, l'artiste simple et discret, avec la plus grande modestie, mais aussi avec la noble satisfaction intérieure de ceux qui répandent la lumière, la joie, la beauté. Nous ne pouvons résister au désir de publier le compte rendu, donné par Robert Hyenne, dans la *Presse musicale* (28 mars 1867), d'un concert de M. et M^{me} Léonard, en la salle Hertz, le 19 mars ; il témoigne hautement de l'extraordinaire valeur de l'artiste liégeois et de l'admiration profonde dans laquelle le tenait l'élite parisienne :

« Ce concert fut l'événement de la saison. Le ban et l'arrière-ban de la critique musicale, la tribu des violonistes au grand complet, des compositeurs au nombre desquels on remarquait Berlioz, Gounod, Stephen-Heller, en un mot, tout ce que Paris compte de véritables dilettantes et d'appréciateurs distingués, tel était l'auditoire accouru pour entendre l'éminent artiste qui nous est enfin revenu de Belgique au moment où nous le croyions définitivement perdu pour la France.

» Le public parisien, qui n'est ni aussi oublieux ni aussi ingrat qu'on veut bien le dire, a fait à Léonard un accueil enthousiaste et dont la signification n'aura pas échappé à celui qui en était l'objet. Au début de cette soirée qui n'a été pour lui qu'une longue ovation, une salve de chaleureux applaudissements a salué l'entrée du maître et lui a prouvé jusqu'à quel point on était heureux de le revoir et de lui témoigner des sympathies qui n'ont jamais cessé de lui être acquises.

» De son côté, Léonard a dignement répondu à cette manifestation. Jamais peut-être nous ne l'avions vu aussi grand, jamais son magistral talent ne nous était apparu dans des proportions aussi larges. Electrisé, sans doute, par l'atmosphère artistique qui se dégageait de cet auditoire d'élite dont les acclamations l'avaient tout d'abord ému, l'illustre violoniste s'est lui-même surpassé. Il nous semblait, en entendant son quatrième concert, qu'une puissance inconnue nous emportait vers les régions les plus élevées du domaine de l'art. Avec une sérénité égale à celle du maître et que nous communiquait son archet magique, nous suivions dans sa course cette inspiration grandiose vraiment religieuse, au souffle de laquelle s'épanouissaient à chaque instant de nouvelles beautés. C'est d'abord un récitatif du style le plus élevé, éloquent par sa simplicité même, et qui prélude admirablement aux accents de la prière à laquelle il sert d'introduction. Pleine d'ampleur est celle-ci, et c'est avec bonheur que l'âme, dégagée des pensées terrestres, se laisse entraîner par cette pure et suave invocation vers les sublimes sommets. Mais peut-être, après nous avoir conduit si haut et si loin, impuissant à s'y maintenir ou n'écoulant que le brusque caprice d'une imagination vagabonde, peut-être l'artiste va-t-il arrêter brutalement notre essor et serons-nous condamné à le suivre dans une chute vertigineuse à laquelle nous ne survivrons que pour le maudire ?

Non, non, pareil sort n'est point à craindre avec celui qui nous occupe. Léonard est un guide puissant et sûr ; quelque part qu'il lui plaise d'aller, soyez-en certain, ses forces ne le trahiront pas.

» Voyons plutôt avec quelle noblesse d'allure se développe l'allegro-moderato qui succède à la prière dont nous venons de parler ! Rien de vulgaire dans le rythme caractéristique qui s'impose à la pensée, rien d'affecté ni de pénible, et l'on est encore sous le charme lorsqu'on arrive au point d'orgue magistral qui marque la fin du voyage et termine dignement l'œuvre remarquable du maître.

» Louons ici le compositeur de ne s'être point cru obligé, par un vain respect pour les formules réglementaires, de s'enfermer étroitement dans l'ordonnance convenue qu'assigne l'école à la composition d'un concerto. Les règles ont leur côté utile, mais il appartient aux esprits vraiment forts de savoir s'en dégager à propos et de ne pas leur sacrifier les beautés supérieures qu'elles étoufferaient au détriment de l'art. Sans doute, en disposant autrement son cadre, Léonard aurait pu obtenir un plus grand effet de contraste, mais ce qu'elle a perdu de ce côté son œuvre l'a amplement regagné sous le rapport de l'unité et du caractère. C'est plus qu'une compensation, c'est une victoire.

» Après avoir apprécié les hautes qualités qui distinguent le compositeur, disons un mot de l'artiste. On a pu juger de la perfection de son jeu, si correct et si pur, en l'entendant exécuter avec un charme inexprimable l'andante et l'allegretto d'un des concerts les plus difficiles et les plus brillants de Viotti. On a pu également admirer toute l'étendue et la variété de son talent dans sa magnifique pastorale (*Souvenirs de Grétry*) sur des motifs de *Richard Cœur-de-Lion*, devenue si populaire que tous les violonistes la jouent, et où il a montré tour à tour de la verve, de la grâce, du sentiment à en revendre, sans compter l'effet produit par l'instrumentation saisissante et colorée dont il avait déjà donné un spécimen dans son concerto.

» Dire qu'il a été applaudi et rappelé après tous ces morceaux, et avec un enthousiasme facile à comprendre, c'est constater simplement un résultat qui, nous l'espérons, trouvera maintenant de fréquentes occasions de se manifester.

Quant à M^{me} Léonard, elle partagea avec son mari le succès de la soirée : sa voix souple et pure, son art distingué, simple et noble, la grâce et le sentiment de son expression, ravirent le public.

Le séjour des artistes à Paris ne fut guère de longue durée : la guerre franco-allemande les en chassa. Ils s'installèrent à Liège, où, le 30 novembre 1870, Léonard était reçu au Conservatoire en qualité de professeur de la classe de perfectionnement : le directeur, M. Soubre, lui confia, en dehors des cours régulièrement établis, les meilleurs sujets de chaque classe. De plus, il professa la musique de chambre : ses disciples furent MM. Ovide